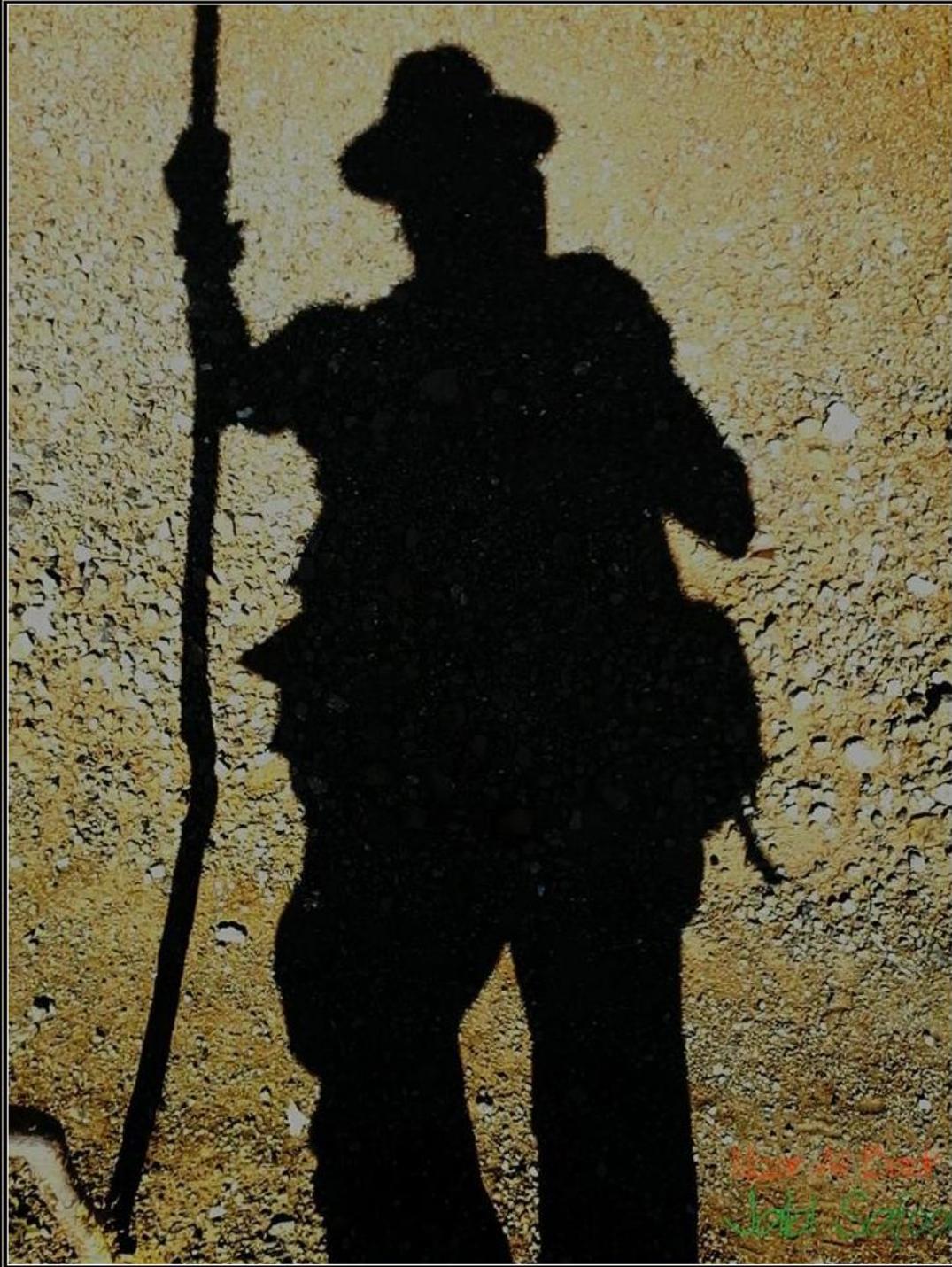


ÉTRANGÉITÉ



*Je me sens étranger même quand je ne le suis pas.
L'étrangéité est un sentiment d'amitié avec
l'humanité des autres.*

Pierre Marcel Montmory Éditeur
Montréal 2023 – ISBN 978-2-925190-36-3
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
www.poesielavie.com
poesielavie@gmail.com

*L'étranger est toujours considéré comme un ennemi,
au mieux comme quelqu'un auquel on ne doit rien.
(Wikipédia/Histoire de l'Hôpital)*

*On ne demande pas à quelqu'un d'où il vient,
quelle est sa religion, combien il gagne...
On laisse l'autre se livrer comme il veut.
Je dis cela car ici, à chaque coin de rue,
il y a un quidam de mauvaise souche
pour vous apostropher !
(Ma mère)*



Mohammed Dib, Elsa Triolet, Louis Aragon, Guillevic

DES LIVRES DES AUTEURS ÉTRANGERS

Les critiques en général à l'égard des livres d'auteurs étrangers ne jugent jamais en toute innocence l'œuvre d'un homme qui écrit, mais d'un étranger, lequel doit justifier à chaque ligne sa condition, condition à laquelle on le ramène sans cesse, par tous les détours du raisonnement, et par tous les moyens et dans laquelle on l'enferme à la fin aussi sûrement et définitivement que possible. L'écrivain étranger à leurs yeux est d'abord et spécifiquement étranger, puis ensuite, et accessoirement en quelque sorte, en tout cas très peu spécifiquement, écrivain.

Contre toute apparence, ces critiques posent sur l'écrivain étranger un regard qui éloigne, qui sépare, qui verrouille, et condamne à la spécificité sans recours, sans issue. Ce genre de comportement ne vous rappelle-t-il rien ? Si cela vous rappelle quelque chose, il faudrait dire à leur décharge que, pris en tant qu'individu, ils semblent certainement innocents pour la plupart, c'est leur pensée qui n'est pas innocente. Je ne parle pas de ceux qui ne possèdent qu'une grossière culture, estimant qu'elle leur suffit largement tant qu'il s'agit de parler d'auteurs étrangers et qu'ils peuvent y aller sans crainte.

Mais il y a aussi une manière très savante d'enfermer une œuvre sur elle-même, de la transformer en sa propre prison. Cette méthode en faveur près d'une critique actuelle aboutirait en

l'occurrence (appliquée aux auteurs étrangers) en fait à enfermer l'auteur sur lui-même, à le transformer lui-même en sa propre prison et par une généralisation implicite (et même explicite) à étendre cela à la société et à la culture dont il est issu, et ainsi de suite de proche en proche (sans que cette critique ait sans doute visé un tel but expressément, ou du moins consciemment).

Ceux qui se plaisent à classer les œuvres des auteurs étrangers dans des catégories marginales, comment ne se rendent-ils pas compte, que placée dans le contexte mondial, c'est leur pensée qui est marginale ? A ceux-là s'applique le proverbe : il n'est pire sourd... où à sourd il faudrait ajouter aveugle. N'importe lequel des livres de certains écrivains étrangers ont eu plus de retentissement dans le monde que, disons, n'importe quel livre qui fait fureur à Paris.

L'importance, la qualité et, d'une manière générale, la haute portée, attribuées à beaucoup d'œuvres occidentales ne reposent en fait, la plupart du temps, que sur le présupposé de la supériorité de la civilisation qui a produit ces œuvres. Tant qu'on étudiera les livres des étrangers dans la perspective actuelle exclusivement et étroitement étrangère – on passera à côté de l'essentiel, qui est l'image, l'idée nouvelle, ou tout au moins différente, de l'humain qu'ils proposent.

Ceux qui se livrent à ces études sont prisonniers de schémas préétablis solidement ancrés dans leur esprit, et dans la généralité des têtes pensantes du même milieu, ce qui les fait aborder nos œuvres avec une échelle de valeur fautive, ou qui a fait son temps, ou qui n'est vraie qu'appliquée dans le cadre d'une littérature particulière, la française par exemple, et qui cesse de l'être dès qu'elle est étendue au-delà. (Et je ne fais mention que pour mémoire de tous les préjugés extra-littéraires mais profondément enracinés, quoi qu'on en dise, dans l'être culturel à qui ils font admettre une nécessaire hiérarchie dans la signification de la portée des œuvres selon leur origine. Dans le meilleur des cas, un critique français ne pourra jamais aborder la lecture d'une œuvre belge ou algérienne l'esprit entièrement débarrassé de toutes les idées qu'il s'est faites de la Belgique, des Belges, de l'Algérie, des Algériens, etc., idées qui impliquent toutes, présupposent toutes la suprématie définitive, indiscutable et éternelle de la littérature française, du moins en regard de la belge ou de l'algérienne. Donc à ce stade – primaire en quelque sorte – les jeux sont déjà faits, et point n'est besoin d'aller plus loin.

À ce stade déjà, le jugement est établi, prononcé. L'autre source d'erreurs vient du présupposé qui veut que pour toute œuvre d'expression française, le critère doive être la littérature française, alors qu'un

abîme sépare les œuvres des étrangers des auteurs français. Ce que les critiques n'arrivent pas à voir non plus, c'est la distinction fondamentale qui s'établit entre la signification globale (et fonction) des œuvres européennes (occidentales) : d'une manière générale, l'Occident ne produit plus que des œuvres de consommation – en d'autres termes des œuvres qui limitent leur signification et leur fonction par une volonté délibérée de s'adapter aux besoins de leurs lecteurs à tel moment, à tel endroit, la philosophie de la consommation étant devenue l'éthique des sociétés occidentales ; nos œuvres, privées en quelque sorte de cette base, de ce terrain d'action, se trouvent du coup libérées des contraintes qui pèsent durement sur l'écrivain occidental, et peuvent se permettre, ainsi, d'être des œuvres dégagées, des œuvres de réflexion, n'étant tenues de satisfaire un certain client, à tel moment, à tel endroit.

Mohammed DIB écrivain

UN ÉTRANGE ÉTRANGER

J'étais un étranger mais aujourd'hui j'ai changé. On ne me regarde plus et plus personne ne fait attention à moi. Mais moi, je vois les autres étrangers se ressembler de plus en plus. C'est peut-être la loi de la gravité, à force d'user mes souliers à tourner autour de la Terre, je trouve que nous nous ressemblons, tellement le temps nous rassemble. Et sur les places publiques que je traverse, les mains dans les poches, la nuque courbée et le regard par en dessous mon chapeau, le murmure des langues est comme une rumeur inquiète et nous nous frôlons les uns aux autres en continuant de marcher chacun tout droit dans sa direction. Le but de ces promeneurs semble incertain et leurs ombres vacillent aux croisements comme pour questionner l'heure et savoir s'il est arrivé le temps de se présenter les uns aux autres. S'il est arrivé le temps de redresser les épaules, de montrer nos visages à l'inconnu, de poser nos regards sur l'horizon vide. Et je repense à ma mère qui a erré longtemps avant de poser son fardeau qui était moi. Moi qui n'avais de signe particulier que l'odeur de son sein dans les narines. Mais déjà le lait était maigre et les jours manquaient de crème et ma mère pleurait pour ne me donner à boire que l'amertume de ses larmes. Ma mère m'a donné le rictus circonspect à ma bouche et le sourcil ombrageux sur mes yeux à peine ouverts. Et mon père tournait et zigzagait entre les

corps de ses camarades pas encore morts mais portant la marque des luttes fratricides dans leurs chairs desséchées. Mon père rassemblait les armes qui restaient pour repousser la nuit et ce n'étaient que ses bras qu'il agitait en remuant sa belle tête au son d'un cœur vaillant blessé aussi par les temps mauvais. Mais la joie de mon père était une petite larme qui brillait comme un diamant au coin de son œil. Le regard de mon père taquinait le destin et son rire affectueux face à mon défi d'enfant mal poli m'entraînait la rage de vivre sous les côtes. Maintenant je suis un étranger mais j'ai changé. Les rues où je marche sont propres, les vieilles maisons sont ravaudées et des pyramides de verre et d'acier, illuminées la nuit comme en plein jour, forment la nouvelle cité bâtie au milieu de la nature. La nature à l'air de s'en fiche, c'est cela ou des ruines, et seuls les humains n'ont point changés et quand je traverse la rue, je suis le même de l'autre côté. Ce qui attire mon œil comme un aimant ce sont les devantures des magasins remplis comme des ventres d'ogres prêts à dévorer les passants. Je suis un étranger, je marche les mains dans le dos, et d'un pas tranquille, je regarde les vitrines. Plus loin je m'assoie au bord d'une terrasse et déguste goutte à goutte un café expresso bien chaud. Je regarde passer les gens qui me semblent familiers. Je crois tous les connaître et c'est sans doute l'effet de la caféine parce que tout cela est faux, je viens juste d'arriver, je n'arrête pas

je recommence chaque jour mon arrivée. Je suis un étranger, voyez comme j'ai changé.



Ô, MONDE ÉTRANGE

Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?

Je me souviens,
J'ai perdu la mémoire.
Le soleil était éteint,
La lune était noire.

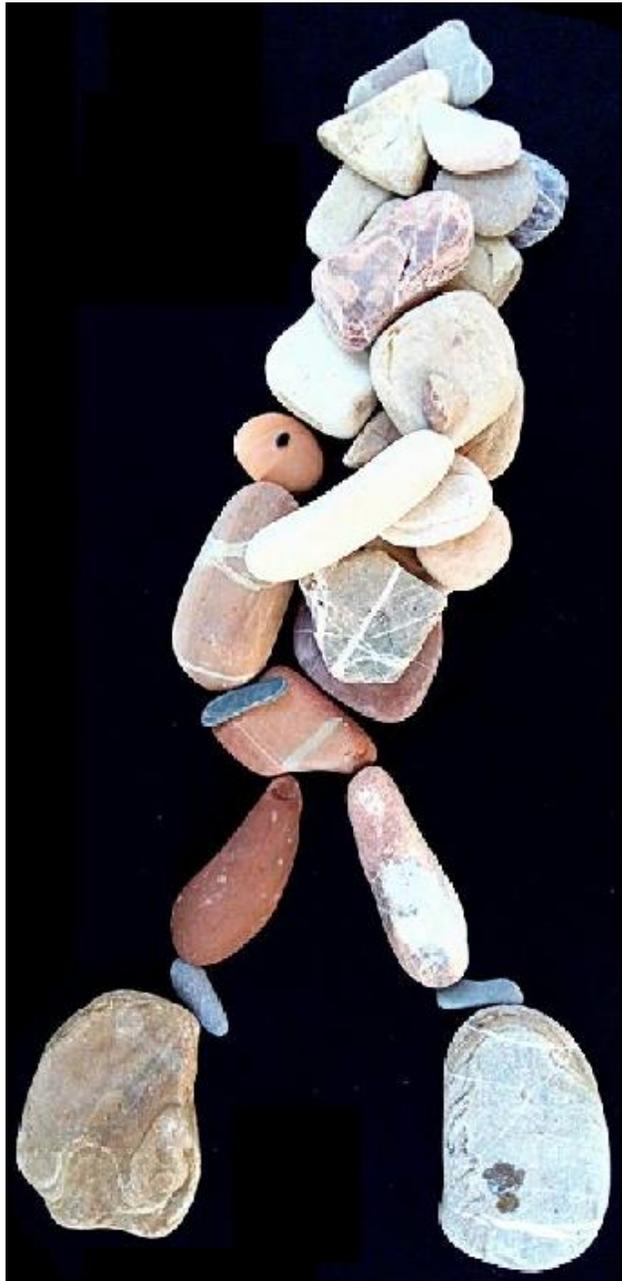
Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?

Je suis une pierre,
Détachée du rocher ;
Je suis une pierre
Dans tes mains parfumées.

36 RAISONS DE BOUGER

Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger
Avec ou sans papier
Je déménage sans arrêt
Les autres m'ignorent
Et font de moi l'inexistant
Je n'ai pas de profil reconnu
Ni drapeau ni signe ostensible
Je ne suis pas invité
Les cultures sont clôturées
Les familles sont égoïstes
Les croyances des prisons
La malchance une punition
On m'éloigne d'un regard
Étranger aux étrangers
Je suis l'oublié
Orphelin de tous
Je parle tout seul
À moi qui suis en paix
Je souhaite le bonjour
Je m'invite à la joie
Content de moi
Tant pis pour vous
Les absents ont tort
Qui m'aime ne me suit
Mais marche à mes côtés
Solitude à mon bras
Je m'offre à connaître

À qui me quitte heureux
Le monde que j'ai connu
Y a même du Soleil
Même qu'il a plu
Je suis l'oublié
Les yeux mouillés
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger



Nizar Ali BADR sculpteur de la Syrie

Il n'y a pas d'étranger

Il y a la politique

La foi contre la liberté

L'espérance contre l'égalité

La charité contre la fraternité

Il n'y a pas d'étranger

Il y a la politique

La croyance contre la science

L'espoir contre la volonté

Le crédit contre le bonheur

Il n'y a pas d'étranger

Il y a la politique

La prière contre l'étude

La soumission contre la dignité

Les règles contre l'amour

Il n'y a pas d'étranger

Il y a la politique

La force contre la raison

L'acquiescement contre la critique

L'adulte contre l'enfance

Il n'y a pas d'étranger

Il y a la politique

Le renoncement contre le rêve

La censure contre le désir

La famille contre l'autre

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La nation contre la paix
L'État contre le solitaire
Les pays contre les amis

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

Le social contre le chagrin
Le normal contre la joie
Le banal contre l'original

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

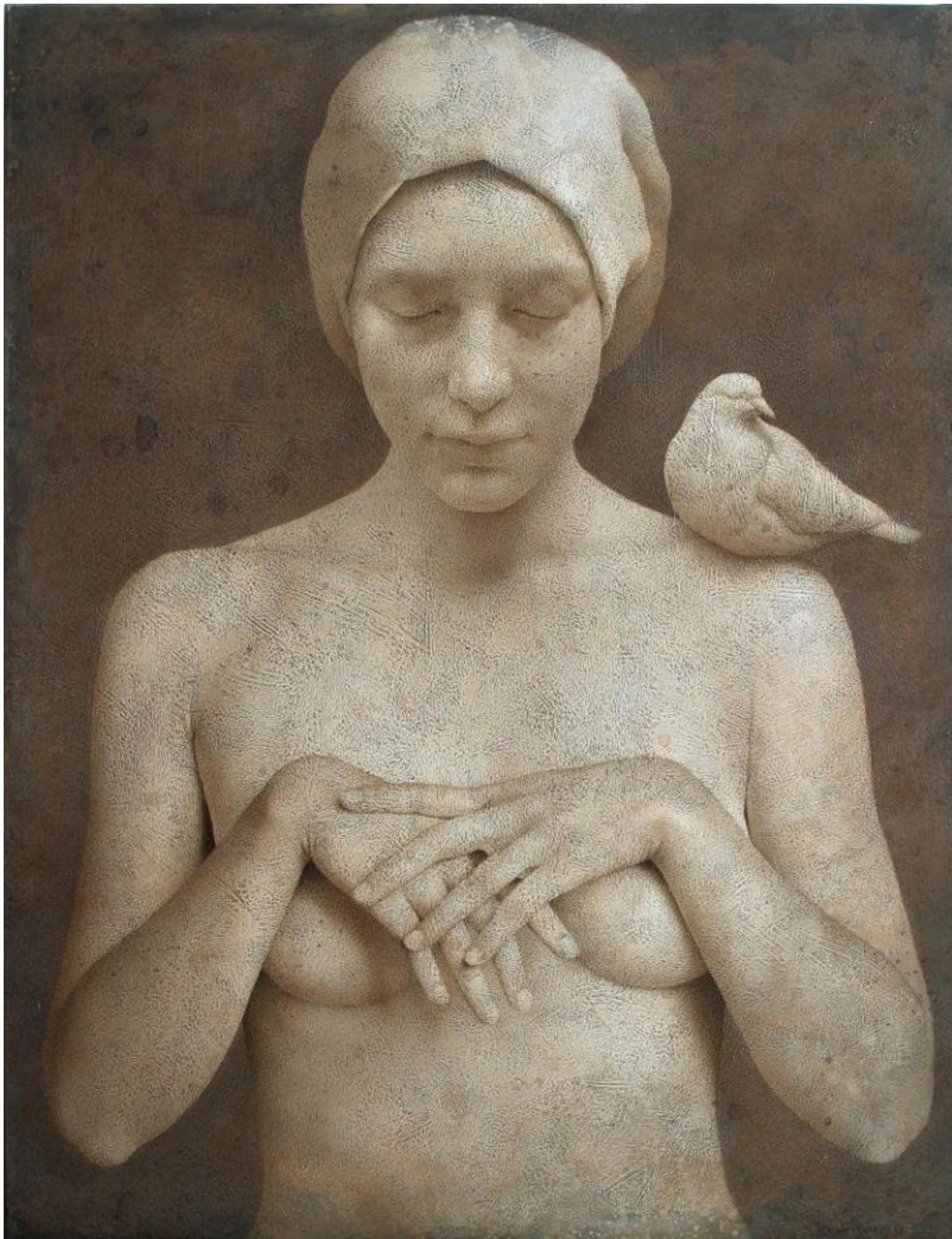
L'indifférence contre les poètes
Le mépris contre le créateur
L'insensible contre le bien

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La justesse contre la justice
L'économie contre le pain
La punition contre soi-même

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La politique contre l'humanité
La croissance contre l'abondance
La trêve contre la paix



Michal Lukasiewicz peintre

XÉNOS

ou

L'ÉTRANGER

C'est la nuit. C'est toujours la nuit que ça commence. Comme s'il ne pouvait jamais faire jour. Xénos ouvre les yeux. Il s'est endormi en plein soleil. Il a marché depuis il ne sait combien de temps. Sa veste et ses pantalons de jean lui collent à la peau. Il frissonne. Le vent doux enveloppe encore son rêve. Blotti contre la pierre, il étire ses membres engourdis. Il ne pense pas. Il sourit au ciel étoilé. Il n'ose pas se mettre debout. Il voudrait encore s'enfoncer mais son corps fait surface; l'esprit léger il se lève. Tout autour l'horizon est opaque comme une barrière de granit. Il franchit le talus et se retrouve sur le chemin creux. C'est le grand silence. La nuit ne fait que commencer.

Ses chaussures trop grandes accrochent les pierres. Son pas alerte hésite dans le noir du chemin. Il se sent las mais reposé. Une pensée lui vient comme un éclair. Il grimace à la lumière pâle du ciel, la Lune jaunit sa face. Il lève la tête et l'ombre de ses orbites disparaît. Son visage est livide. Comme la pensée à laquelle il ne peut mettre de mot. Son cœur bat trop vite. Il s'arrête et pose sa main sur sa poitrine. Son pouls fiévreux lui envoie de la chaleur jusqu'aux extrémités du corps. Il tremble. Des gouttes de sueur froide ruissèlent sur toute sa peau.

Quand même il serait resté, qu'il n'aurait pas fui. Car il s'agit bien d'une fuite, n'est-ce pas, du courage il en a, même que c'est lui qui a prévenu les autres avant l'évènement; il s'était préparé à les secourir, au cas où. Mais, pourquoi la fuite?

Et maintenant, sur cette route déserte, loin du malheur, il marche seul avec le destin pour lui. Qu'a-t-il fait des autres?

Xénos reprend sa marche. Son cœur s'est calmé. Maintenant il est tranquille. L'alerte est passée. Il peut continuer. Mais il lui semble marcher sur place. La nuit l'encercle avec sa cage noire, humide. Le froid le saisit un peu alors il accélère son pas, traînant les chaussures qu'il a trouvé sur un mort; les siennes, il les avait usées.

Depuis combien de temps? Depuis combien de temps savait-il que le mal était entré et que l'œil pernicieux du temps avait désigné les siens, pour en finir, mais de quoi?

Du jour et des jours. Xénos était hébété. Il fallait se cacher du soleil, maintenant que la peur était venue et s'était installée.

Et des jours s'étaient écoulés sans qu'il retourne à son travail. Il n'avait pas dit au revoir aux copains, pas même au patron qui était confiant lui, en l'avenir.

Une voix en lui murmurait : « Tu ne peux plus retourner chez toi, c'est trop tard pour leur expliquer, puisqu'avant, à cause de leur insouciance, ils ne t'auraient même pas entendu, et tes paroles les auraient fait rire, de toi. Toi qu'ils aimaient bien à condition que tu sois comme eux, un enfant jouant avec les facilités de la vie qui font penser à rien; à rien que consommer les plaisirs, pour oublier la dure peine des travaux absurdes que le soleil, éclaire, de ses feux.

De ses feux dont la brûlure exténuante pouvait réveiller en toi quelque pensée, une vision pas ordinaire, dans le temps du repos, quand la journée a pris sa part de sang et que ton corps se redresse et que tu vas ouvrir la bouche, pour parler ».

Dans le tréfonds de lui la voix s'est tue. Et il est maintenant, seul avec la nuit.

Sa fuite le mène où elle veut.

Xénos escalade les marches du jour, la pierre usée du monde dans la poussière étoilée de lumière, éclat blafard d'un matin monotone, bruit sourd de l'abîme. Sous ses oripeaux couverts de graines et d'humus, Xénos sue en remontant vers la source, à l'orifice béant, devant la nuit, derrière. Il ne sait pas s'il avance ou reste à la même place, comme pétrifié.

Pourtant, de l'humus se répand et des graines tombent au cours de la marche. Le jour, dressé comme un temple, fixe les gerbes. Il se met à en cueillir les têtes et leurs fleurs éclatent dans ses paumes, leurs parfums colorent sa sueur. Dans sa bouche, un goût acide. Il mâche un épi de rose. C'est un feu doux comme le soleil, dans la lumière crue de l'espace sans borne.

Il marche toujours, enfin, il croît qu'il marche, qu'il avance vers le point jaune d'une étoile, qu'elle l'éblouit de son éclat, alors, il baisse les yeux pour voir la route. Il ne peut voir ses pas qui filent dans un nuage poudreux d'eau. Puis il sent des flaques, dans des trous il s'enfonce, de pire en pire, il entre dans le liquide et aussitôt ressort sur le dos d'une pierre.

L'épaule nue de la dune frissonne sous les embruns de l'océan. Xénos devine la barre des vagues prête à fracasser ce néant paysage, visage angoissé, torturé, une grimace du jour. Il aperçoit l'océan qui dérive, sur le ciel. L'étoile jaune a grossi, il se laisse glisser sur le sable.

Le vent rôde ici, il vient jusqu'à lui, le drape et l'étouffe. Il suffoque. Un bourdon vibre, terrible, des tambours battent ses tympanes. Le vent passe et va se tenir tout prêt. Le silence strident l'entoure

comme un mur de fer. Et le sable coule comme une source vers le fond de l'océan qui, martelant ses vagues, fraye un passage au navire.

Le bateau échoue, sa proue s'écrase en fracas, sa coque se brise comme un œuf, ses trois mats s'abattent comme des arbres, foudroyés par l'orage, ses voiles partent en lambeaux. Xénos se redresse soudain, il veut arracher ses hardes qui pendent à son corps comme une peau gluante. Ses mains moites s'engluent dans cette boue qui le couvre.

Il a chaud et il a soif, d'un coup, comme au sortir d'un cauchemar. Il fait beau, et pourtant c'est bien une tempête qui a amené l'épave. Il voit une foule sortir de l'eau, gesticulant, hurlant sans doute, car il n'entend rien, que le vent qui gronde près de lui et, plus près encore, ce silence qui l'étourdit.

Il croît s'endormir mais il a les yeux grand ouverts. Un nuage bleu passe avec son ombre noire, le couvre de nuit. Puis, d'un coup, ses yeux sont envahis de lumière. La foule avance. Sans doute espère-t-elle quelque-chose de lui. Doit-il se retirer pour leur dire qu'il ne sait pas? Il aimerait mieux qu'ils passent sans le voir. Il a la certitude de dormir éveillé.

La foule rescapée s'est arrêtée à douze pas. Ils se tiennent en demi-cercle. Un personnage sort de leur

masse, sa silhouette noire grandissant sur l'éclat vif du sable mouillé. C'est un géant habillé de riches étoffes bariolées, il porte sur sa tête un masque d'or massif. Les yeux énormes fixent Xénos. Les lèvres du géant remuent, comme s'il parlait fort pour couvrir le bourdon du vent qui s'est rapproché. Xénos reste sourd à la voix du géant.

Le géant fait des gestes vers la foule qui s'approche et grandit autour de lui. Mille masques noirs tournent leurs yeux morts, ouvrent leurs gueules édentées, muettes. Seul le géant a une langue qui danse dans sa bouche avec des mots que Xénos ne peut déchiffrer. Il perçoit des éclats, des rumeurs de gorge, des grincements d'os. Sous son masque d'or, le géant est en transe.

Alors tout bascule. Xénos tombe et roule dans l'ombre et disparaît. Pour reparaître, seul, sur la grève qui roule ses galets comme roulent les mots muets dans sa bouche.

Le géant raconte l'histoire de ce naufrage. Xénos n'entend aucun son mais sa vision se remplit d'images éclatées. Ses oripeaux lui paraissent légers et le bourdon du vent redevient monotone.

Le géant est assis là-bas, face à l'océan, et la foule des masques morts se faufile sur l'ombre horizontale. Comme une orfraie, la foule pousse des

petits cris aigus et stridents. Xénos parle à la cadence de cette farandole de la nuit. Xénos dit, sans ouïr sa propre parole.

Le géant écoute le récit du naufrage de Xénos. Étrange est la voix, faisant vibrer l'air tiède et humide :

« Tu es sacrifié comme cette foule désuète, mais tu n'es pas mort pour le monde. Tu es né du chaos, pour l'ordre. Le Grand Mystère commande ».

Le géant soupire et la vague écume :

« Tu devras goûter ses choses terrestres qui seront sur ton chemin, tu devras donner un nom aux choses et aux êtres, à ces masques morts qui errent dans le désordre et la confusion ».

Le génie des vivants souffle et dit encore :

« Tu es vivant parmi les morts et les gisants, tu vis parmi eux. Cherche à comprendre de quoi est faite leur matière en action et rappelles-toi ta marche sur cette misérable terre; tout cela afin que l'esprit règne toujours, sans l'homme ou avec lui : avec sa mémoire remplie de ses morts – tu t'en nourriras sans cesse pour accroître le génie de l'esprit. Tu deviendras sage quand les choses et les êtres ne t'étonneront plus, tu sauras enfin pourquoi ils sont ainsi. Tu auras vaincu le temps. Ne cherche plus la réponse aux questions des morts, ces

questions mortes avec leurs réponses : d'où viens-tu, où vas-tu? Jouis éternellement en faisant don de ta personne aux masques morts, car vit en eux aussi, l'esprit ».

Le géant est entré dans la mer et le soleil a mis son masque d'or.



Nizar Ali BADR sculpteur

LA MAISON DES ÉTRANGERS

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers

Personne ne m'invite à entrer

Je crie ton nom personne ne répond

Il n'y a pas de porte ni de gardien

Mon cœur bat comme le tien

Ton cœur bat comme le mien

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers

Il n'y a pas de porte ni de gardien

Tu cries mon nom personne ne répond

Personne ne t'invite à entrer

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers

La maison des étrangers n'a pas de murs

Les étrangers yeux curieux tête dans le ciel

Bras dans le vent le cœur en bandoulière

Nomades sur terre et mer la peur en bandoulière

Courageux adversaires contre le mal de terre

Contre le mal de mer les étrangers sont sûrs

La maison des étrangers n'a pas de murs

L'étranger vient de son mystère

L'étranger va vers l'amour

L'étranger cherche politesse

L'étranger est une hôtesse

L'étranger est quelqu'un quelqu'une

Personne

- Maman, pourquoi
disent-ils que nous sommes
Étrangers?
- La lune et les
Étoiles
Illuminent
Le monde entier
- Pourquoi à l'école
Me parle-t-on
De Dieu et du
Diable ?
Je ne les vois pas
Pourquoi y a -t-il des pauvres
Et des riches,
Des gardiens et des vigiles ?
- Maman, pourquoi
Travailles-tu tant
Et que nous vivons
Dans une baraque
Remplie de trous ?
- Mon fils, nous sommes des gitans
Ton père est mort
En prison
C'était un homme libre
Merci Maman,
Je serai comme
Mon Père : LIBRE !

*À défaut de rendre soutenable l'insoutenable
étrangeté de l'étranger, Tawhîdî posait que
le summum de cet insoutenable survient
« lorsqu'il » [l'étranger] finit par se vivre étranger
dans son propre espace, dans sa propre demeure,
étranger auprès de sa famille et des siens ».*

*Et j'ajoutais qu'à la fin du XXe siècle,
cet insoutenable perdurait lorsque
l'étranger finit par se vivre étranger
dans sa propre culture, dans sa propre filiation,
étrangement étranger dans et à son propre corps.*

*Ne sommes-nous pas là
près de l'expérience mystique
ou de l'expérience psychotique, parfois nécessaire
pour échapper à l'insoutenable ?*

L'ÉTRANGÉTÉ DE L'ÉTRANGER

Par Abû Hayyân al-Tawhîdî

« Où en es-tu d'un proche dont l'exil a perduré dans sa patrie et pour qui se trouvent réduits la chance et le lot en partage auprès de son être cher et de sa demeure ? Où en es-tu, toi, quant à un étranger qui n'a aucun accès à une patrie, ni l'aptitude de s'installer là où il se trouve ? L'étranger apparaît si pâle d'épuisement de par son retrait du monde, si courbé de tristesse, qu'il prend l'aspect d'une outre usée. L'étranger, s'il parle, c'est en discontinu et avec un fond de tristesse ; s'il se tait, son silence n'est qu'effroi et perplexité ; s'il se rapproche, c'est dans une proximité de soumission ; s'il s'éloigne, c'est dans la crainte ; s'il apparaît, c'est dans la posture de l'humilié ; s'il s'éclipse, c'est dans la souffrance ; s'il demande, sa quête ploie sous le désespoir ; s'il s'abstient, c'est que l'épreuve s'approche de lui ; le matin, s'il se réveille, c'est tout blême de tourments et de soucis ; le soir, il se trouve dépossédé de son secret par les événements qui disloquent son intimité ; s'il énonce, c'est dans la crainte ; s'il se tait, c'est dans la déception. Le voici dévoré par l'oisiveté, le voici tout entier, fané, desséché, flétri. Il n'aspire à la quiétude qu'auprès de quelques semblables pour leur dévoiler ce qu'il

maintient caché en son for intérieur, pour se consoler en leur compagnie et se remémorer, en leur présence, son passé de souffrance. C'est alors qu'il déverse ses larmes dans l'assiette de ses joues, souhaitant se délivrer enfin de sa peine. Et l'on dit aussi que l'étranger est celui qui est délaissé par son être cher. Quant à moi, je dirais plutôt que l'étranger est celui que l'être cher fréquente, que l'œil du censeur épargne. L'étranger est celui que le commensal flatte, c'est celui qui se trouve de près hélé ; l'étranger est celui qui est tel dans sa propre étrangeté, celui que nul référent ne lie à un autre ; il est plutôt celui qui n'a nul droit à sa part de droit. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont l'éclat de la beauté s'éteint avec le déclin de son astre, c'est celui qui s'est éloigné de son être cher comme de ses censeurs, c'est celui dont paroles et actes deviennent étranges, c'est celui qui est devenu à jamais dans l'exil quand il part tout comme il revient, c'est celui qui devient étrange dans ses haillons comme dans sa vêtue. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont rien que l'aspect énonce des épreuves qui se sont succédé ; c'est celui dont le front témoigne de sa lutte renouvelée contre les tentations ; c'est celui tel qu'en lui-même sa vérité s'estompe d'un instant à l'autre. L'étranger, c'est celui qui est absent alors

même qu'il est présent ; il est celui-là qui se trouve présent au sein de son absence. L'étranger, c'est celui que tu ne saurais connaître si tu le voyais, c'est celui que, si tu ne le voyais, tu ne chercherais pas à connaître. N'as-tu pas entendu le poète dire : « Comment se consoler sans parentèle et sans patrie / Comment se consoler sans coupe et sans commensal / Comment se consoler sans le refuge d'un abri » ? Tel est l'homme atteint par l'étrangeté. Aussi a-t-il aspiré à une parentèle auprès de laquelle il trouverait bonne compagnie, à une patrie qui l'accueillerait, à un commensal auprès de qui il dénouerait son secret et ses doléances, à une coupe qui lui procurerait jouissance, à un refuge dans lequel il pourrait se lover. Quant à la description de l'étranger, il demeure enveloppé de toutes parts de tristesse et d'affliction, plongé dans un entrelacs de chagrins et de tourments, cela en lien avec tout ce qui est là de par sa présence et avec tout ce qui est là de par son absence. C'est l'étranger qui succombe de toutes parts sous la charge des épreuves quotidiennes, c'est l'étranger qui baigne dans la consternation et le regret envers tout ce qui est déjà passé et tout ce qui est à venir ; c'est l'étranger que le temps et l'espace ont dispersé jusqu'à la confusion entre toute personne de confiance et toute personne

suspecte. En fin de compte, l'étranger est effondré par le sort des catastrophes et des désastres ; à travers sa stigmatisation, il est dégradé de son statut. Aussi s'agira-t-il d'une description que le calame ne saurait tracer et si l'on arrivait à faire apparaître une figure sur le feuillet, c'est le feuillet lui-même qui s'anéantirait. D'ailleurs, il est impossible d'énoncer les mots qui puissent le décrire. C'est qu'il s'agit d'une description de l'étranger qui ne porte pas de nom qu'on puisse énoncer, ni de figure propre qui puisse l'attester, ni de pli qu'on puisse étaler, ni d'excuse qu'on puisse l'excuser, ni de péché qu'on puisse lui pardonner, ni de défaut qu'on puisse masquer. L'étranger serait de l'ordre de l'innommable et de l'indicible. Tel pourrait être l'étranger qui ne s'est pourtant pas déplacé de son lieu de naissance et qui n'a même pas bougé de là où se trouve le souffle d'air qu'il respire. Et le summum de l'étrangeté de l'étranger, c'est de devenir étranger dans sa propre patrie, d'être éloigné et lointain alors même qu'il se trouve dans la plus grande proximité. C'est que l'objectif de ses efforts est d'oublier l'existant, de dénier le perçu et d'être exclu du familier, afin de rejoindre enfin celui qui le libérerait de tout cela par un don généreux, un soutien efficient, un lieu stable et un horizon à

jamais ouvert. Hé toi ! Sache que l'étranger, c'est celui qui s'est abandonné aussitôt qu'il énonce le vrai. S'il appelle au vrai, il est muselé ; s'il cite pour cela une référence, on appelle au mensonge ; s'il témoigne de dignité, il est privé d'eau et de nourriture. L'étranger, c'est celui à qui l'on refuse de quoi subsister lorsqu'il le demande. Et s'il est chevillé par la maladie, nul ne lui rend visite. Que l'étranger soit gratifié ! Celui-là dont le voyage sans retour a trop duré, celui-là pour qui longues étaient les épreuves qu'il subissait sans avoir commis la moindre faute, son calvaire n'a de cesse de s'amplifier, sa souffrance de s'aggraver. Sache encore que l'étranger, c'est celui dont la parole n'est pas entendue lorsqu'il parle. Et si on le voit, personne ne se dirige vers lui. L'étranger, c'est celui qui ressent, lorsqu'il respire, la brûlure de l'affliction et du regret. L'étranger, s'il renonce à parler, est envahi par la tristesse et le chagrin ; l'étranger, c'est celui qui, lorsqu'il arrive à un lieu, s'en retourne sans que personne ne demande si personne ne lui aménage de place ; l'étranger, c'est celui qui n'obtient aucun don lorsqu'il demande ; s'il se tait, on ne l'aborde pas ; l'étranger, c'est celui à qui on n'adresse pas la formule « À tes souhaits » s'il éternue, et s'il tombe malade, nul ne s'informe sur

son état. L'étranger, c'est celui devant qui l'on ferme la porte lorsqu'il entame une visite, et s'il demande l'autorisation d'entrer, on renonce à lui faire un signe qui puisse lui donner accès. Hé toi ! L'étranger est en somme celui qui, dans son tout, est affliction, accablement, et dans sa partie, éloignement et dissociation. C'est celui dont la nuit est désolation, le jour tourments, dont le déjeuner est tristesse et le dîner morosité. Ses opinions sont doxas. En compagnie, il est en discordance, seul il est à l'épreuve. Son secret est transparence, sa peur est patrie. L'étranger, c'est celui qui ne reçoit aucune réponse à son appel, celui qui respecte sans être jamais respecté. L'étranger est celui dont le sentiment d'étrangeté entraîne l'anxiété auprès de son entourage. Il vit une insoutenable étrangeté du fait qu'il perçoit son habit sécurisant comme disloqué. Et il éveille l'effroi et l'anxiété auprès de son entourage parce que le brûlent le ressentiment et l'affliction logeant au fond de lui-même. Hé toi ! Qu'importe tout cela. L'étranger est celui qui informe sur Dieu et appelle à Lui à travers son expérience par-delà le monde sensible. Mais en fait, l'étranger, c'est plutôt celui qui se consume à force de se remémorer Dieu et de Le prendre comme appui. L'étranger, c'est celui qui s'adresse à Dieu rejetant

tout autre être que Dieu. L'étranger, c'est celui qui s'est offert à Dieu, ne s'attendant à rien d'autre qu'à Sa récompense. Hé toi ! Tu demeures en toi-même étranger. Tu demeures substantiellement étranger !

SOLLICITUDE

Dans la rue de la ville
Il y a un citoyen
Qui sourit de bon matin
Son chemin est un exil

Un exil volontaire
Une vie téméraire
En amoureux courageux
D'être soi d'être heureux

Le vrai pays est le cœur
La maison des étrangers
Sans argent et sans papier
Porte le nom du bonheur

Dans la rue de la ville
Il y a des citoyens
Qui se saluent de la main
Ils s'appellent des îles

JOURNAL DU VENT

Les locataires circulent avec leur permis.
Sans attache le vent largue ses voiles
Dans les rues pleines d'apatrides.
Sur les flots flottent des insulaires.
Des gens pareils mendient l'amitié.
Des îles maîtresses attendent leur naufragé.
Les trottoirs se rejoignent.
Des colliers d'archipel au cou de la joie.
Hauts lieux du duel des regards.
Cercles des foules en liesse par la foi.
La ville gambille et roule son tango.
La terre tambourine sur son ventre.
Le cœur serré nous voilà libres.
Les sacrifiés pour la vie doivent vivre.
Et notre pays terrestre existe sur des mers
inconnues.
Et tous les pays d'argile son trempés d'eau.
Seul, ami, tu es entouré d'amis.
Heureux avec les autres et mieux qu'eux.
Tu ne t'imagines pas d'ennemis.
Ils te voient plus petit innocent.
Sans ami tu aurais peur.
Pauvre vêtu de richesses.
Tu t'armerais de courage.
Tu invites ta volonté.
Les braves sont toujours seuls.
Tu courtises la vérité.

L'homme-vent fait des bonds sur
les vagues éternelles vagabondes

Ni mère, ni père, ni câlin, ni pain,
pas invité au festin

Mais la vie pour la vie la Terre le
Soleil l'eau le vent et le vin

Mais l'autre qui fait l'autre et à qui
je me donne à connaître

La solitude dans les yeux les
fenêtres du pays pour naître

Le rêve d'une maison sans murs
un toit pour que la pluie murmure

La lecture éclairée d'un grand
livre ouvert sur la nature

Toutes les choses parlent comme
des êtres avec leur mystère

Joie secrète les larmes et le rire
des larmes et se plaire

Sentir le parfum des saisons et
l'odeur de l'amour paillard

Entendre siffler le merle moqueur
bavarder les pies cocardes

Toucher le drap des peaux aimer
le frisson des bêtes sous ta main

Goûter la rosée des lèvres rouges
le désir battant dans ton sein

Voir sans croire savoir vouloir
sans espérer un cœur au courage

Chanter la création infinie avec les
deux mains dans l'ouvrage

Mélanger la farine et l'eau et cuire
au Soleil du matin

Peu importe la quantité si la
qualité demeure du pain

Tu bois ton eau tu manges ton
pain tu partages l'amitié copain

Le ventre plein tu peux
t'engueuler avec quelqu'une avec
quelqu'un

Tu fuis les bagarres tu sauves ta
paix t'embrasses le monde sympa

Une main sur le cœur et pour les
nazes une main sur y a pas

Tu viens de là où t'étais tu vas où
tu seras tu ne le sais pas

T'oublies ton nom mais tu sais
que tu t'aimes bien ça suffit comme
ça

Tu ne changeras pas le monde
mais le monde ne te changera pas
Orphelin de tout mais riche avec
rien avec la vie marie-toi

L'homme-vent fait des bonds sur
les vagues éternelles vagabondes



L'HOMME FRONTIÈRE

Peu importe l'heure à laquelle vous sortez, il est toujours là, sur le qui-vive, avec son quo vadis. Vous ne pouvez aller n'importe où, n'importe comment. Parce qu'il faut être capable de répondre à des questions dont la réponse est la question même. Vous êtes joueur ou vous êtes le jouet.

Vous formulez les mêmes réponses aux mêmes questions et gare à ne pas changer une seule lettre car alors vous seriez tout de suite le jouet de la suspicion. L'homme-frontière met les points sur les i. Et vous lui faites des « Ah ! ». Pour ne pas être le jouet qu'il voudra garder entre quatre murs.

Questions identitaires. Questions mercenaires. Et réponses exactes. On appartient aux questions. Ou bien l'on garde le silence. Le silence dangereux. Dangereux comme la peur. Votre empêchement de ne pas pouvoir parler votre propre langue. Et que, pour continuer à vivre il vous faudra user de patience et de ruse.

Vivre est votre seule chance. Mais il vous faut inventer des liens imaginaires avec ce qui ne vous attache pas parce que la liberté a un prix fixe. Lorsque l'on marchandise le prix de sa liberté, on se passe soi-même les menottes. L'homme frontière

garde la clôture des cultures. On reste parqués ou l'on possède un laissez-passer.

Que l'infini nous donne du temps pour les réponses. Du temps, au temps. Que la joie de vivre éphémère dure aussi longtemps qu'il y aura toutes les questions sans réponse. Parce que les réponses sont dans la question même. Et ce sera toujours la même question. La même indifférence

Il n'y a que l'amitié qui ne possède pas de frontière. La saine fraternité des êtres qui savent vivre, libres de toute réponse. Et l'homme-frontière arpente la planète pour contrôler les joyeux qui font de chaque instant une fête. Un carnaval de pauvres. Des pauvres qui n'ont de vraies richesses qu'ils prennent à même leur joie de naître, de vivre, et de mourir.

Pour connaître l'homme-frontière, il aura fallu naître sur toute la Terre, et inventer. Parce qu'au début nous ne savions rien. Nous avons tout inventé. De toute pièce. Une identité. Un monde d'imagination pour épater les amis. Un monde hospitalier. L'homme frontière n'a pas d'amis car il n'a rien à donner qu'un monde fini, qu'un monde ennuyeux.

Les oiseaux ne croient en rien et c'est tant mieux.



LUMIÈRE ET OUVERTURE

« Vous avez remarqué qu'il y a beaucoup d'étrangers dans cette ville.

Mais alors, dites-moi, qui sont les autres ?...

Moi, par exemple, je sais que je suis un étranger, Mais vous, qui êtes-vous ? ». M.DIB

TOLÉRANCE

« Ouvre grand les yeux et regarde autour de toi. Va à pieds, la marche donnera une vitesse naturelle à ton mouvement, et ton regard aura le temps de se poser sur chaque chose, et tu pourras t'arrêter aisément s'il te plaît d'observer de plus près, plus longtemps... Un jour, tu commenceras à voir par-dessus l'horizon ».

PRÉSENCE

« Tout ce qu'il y a autour de toi, c'est toi, être humain.

Ce qui est toi est ce que tu peux voir, et ce qui reste caché».

IMAGINATION

« Images que tu as de toi, être humain ».

SYMPATHIE

« En rencontrant l'autre, l'étranger,

*Tu pourras te voir en train d'accomplir ton
métier d'être humain.*

Ce que tu es, les autres peuvent le savoir.

*Se connaître soi-même c'est connaître plein
d'autres.*

*Pour connaître d'autres êtres humains, il faut
expérimenter de soi-même,*

*Se donner à l'autre, avoir partagé un moment,
un temps infini (les amis) ».*

Se donner à soi les autres - qu'on est.

*« Quand on a passé quarante ans à marcher pieds nus,
Il est difficile et parfois impossible de porter des souliers ».*

Laisse aller le vagabond
L'homme libre

« La tolérance mène à la grande civilisation ».

« La langue française contient la courtoisie. Il n'est pas nécessaire de la « féminiser » ; il faut plutôt apprendre à l'écrire ; au lieu d'essayer de mettre des moustaches à la Joconde ».

Pierre Marcel Montmory Éditeur
Montréal 2023 – ISBN 978-2-925190-36-3
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
www.poesielavie.com
poesielavie@gmail.com



**Beaucoup d'étrangers,
qui sont les autres ?**

**Je suis un étranger,
qui êtes vous ?**

*Le regard
que tu lui jettes
éloigne l'étranger*